
Barbara Fontaine

Quand les traducteurs se mettent à table...

La *Stammtisch* est un concept si typiquement allemand que le terme ne se traduit pas en français. Voici la définition qu'en donne le dictionnaire : « table d'un restaurant ou d'un bistrot, généralement grande, autour de laquelle se réunit régulièrement un cercle d'habitues auxquels elle est réservée ». Par extension, le terme a vite cessé de désigner la table pour désigner le groupe, mais quel rapport avec la traduction ?

À l'origine rurale, masculine et « généraliste », la *Stammtisch* s'est étendue aux villes allemandes et spécialisée, et c'est à peine si désormais il existe outre-Rhin un corps de métier, hobby, ou groupe social qui n'ait sa propre *Stammtisch*. Ainsi la première *Übersetzerstammtisch*, *Stammtisch* de traducteurs, a-t-elle vu le jour à Berlin en décembre 1989, soit à peine un mois après la chute du mur. Réunissant au départ une centaine de traducteurs berlinois de l'Ouest, toutes langues confondues, elle s'est vite heurtée au problème du nombre et a été obligée de se scinder en différentes langues. Une *Stammtisch* de traducteurs réunit donc régulièrement, un soir par mois en moyenne, des traducteurs d'une même langue (à Berlin) ou de différentes langues (dans le reste de l'Allemagne), désireux d'échanger sur leur profession et parfois de soumettre à leurs collègues un travail sur le texte, ou des difficultés de traduction qu'ils rencontrent présentement. Mais l'origine du mot n'est jamais oubliée : qu'elle se tienne chez un particulier ou dans un bistrot, la *Stammtisch* est toujours bien arrosée !

Au cours d'un séjour prolongé que j'ai effectué à Berlin durant l'été 2006, j'ai pu explorer trois des cinq *Stammtische* qui se tiennent aujourd'hui dans la ville, la plupart un lundi par mois. Certaines tombant le même lundi, je n'ai pu visiter que les groupes français et anglais, et interviewer un des

piliers du groupe russe. Les deux autres sont le groupe italien et le petit dernier, tout récent, qui réunit les traducteurs du polonais.

D'un point de vue historique, il semble que les russisants aient constitué le premier groupe « unilingue », un groupe particulièrement dynamique. Rapidement, ils ont invité leurs collègues de l'Est, nombreux à traduire du russe, le but étant notamment de les informer sur le marché occidental de la traduction afin d'éviter qu'ils ne cassent les prix. La *Stammtisch* aurait même organisé à ses débuts un atelier germano-allemand de traduction, réunissant exclusivement des traducteurs du russe et destiné à comparer la façon de traduire en allemand de l'est et de l'ouest.

Si le travail sur le texte a été dès le départ l'objectif essentiel de la *Stammtisch* russe, celle-ci se distingue néanmoins des autres par le fait qu'elle ne réunit pas que des traducteurs, mais également des journalistes, des interprètes, des étudiants, allemands et russes. Parfois, le travail de traduction est remplacé par la présentation d'un auteur, la projection d'un film, le récit de voyage d'un journaliste, un débat politique... Il n'est pas rare que le groupe invite une personne extérieure à faire une conférence. C'est également dans ce cadre qu'a germé l'idée de réaliser le film sur la traduction, *Spurwechsel – Ein Film vom Übersetzen*¹. Sur la soixantaine de personnes figurant au total sur le fichier, il est rare qu'il s'en trouve plus de quinze un même soir, le noyau dur comprenant plutôt trois ou quatre personnes. La *Stammtisch* russe, qui a toujours lieu le quatrième lundi du mois, a la chance d'être hébergée dans la vaste galerie d'art de l'une des participantes.

La *Stammtisch* de français étant présentée en détail par Claudia Steinitz, je ne vais pas m'y étendre, mais je voudrais juste témoigner pour y avoir été invitée plusieurs fois. Elle a en effet ceci de très convivial qu'elle est ouverte à tous et qu'il suffit d'aller sur le site Internet du VdÜ pour savoir quand elle se tient. Ainsi, quand on arrive à Berlin (ou à Munich, à Francfort...) et qu'on a envie de rencontrer ses collègues, on va tout simplement à la *Stammtisch*, où en tant que « native speaker » on est reçu à bras ouverts. L'été dernier, j'ai donc eu le loisir de m'y rendre à deux reprises et de soumettre quelques questions de compréhension en direct, et je me suis dit que c'était tout de même plus chaleureux qu'une liste de diffusion.

1. Voir texte de présentation de ce dossier.

La *Stammtisch* d'anglais où l'on est également fort bien accueilli le deuxième lundi du mois a la réputation d'être la plus conviviale, ou la moins sérieuse ! En juillet 2006, les anglicistes inauguraient un nouveau lieu de réunion, le « Max & Moritz » (le plus ancien café de Berlin), non sans une certaine appréhension : les précédents bistrotts qui les avaient abrités avaient fermé les uns après les autres, le propriétaire du dernier s'étant même pendu !

La pièce qui nous accueille est l'arrière-salle du café, immense et déserte car réservée ce soir-là à la *Stammtisch*, sombre, meublée d'un piano et de l'immense table où nous sommes installés. Il y règne une ambiance de réunion secrète. Dix anglicistes, cinq hommes et cinq femmes, arrivent au fil de la soirée, les uns dînent, les autres boivent un verre. Le groupe comprend au total une soixantaine de personnes, mais il en vient rarement plus de vingt en une soirée. Ce jour-là, personne n'a de question concrète ni de texte à soumettre, et l'on devise donc de traduction en général.

La question se pose bientôt de savoir si on lit les livres avant de les traduire. La plupart ne le font pas, soit par manque de temps, soit pour se réserver la surprise. Comme je m'en étonne, protestant qu'il est difficile de signer un contrat pour un livre qu'on n'a pas lu, on m'éclaire sur le statut des traducteurs d'anglais : à part un dénommé Harry Rowohlt, le cas unique d'un traducteur connu du grand public, une véritable star même, ils ne choisissent jamais les livres qu'ils traduisent, n'ont pas le loisir d'en proposer eux-mêmes puisque tout passe par les agents, ni de négocier un contrat car ils ne peuvent pas se permettre de refuser un livre. Ils en feuilletent juste quelques pages pour évaluer la difficulté. (Je pense par devers moi, une fois de plus, que nous autres traducteurs français ne sommes pas si mal lotis).

On aborde aussi l'éternel dilemme que posent les textes erronés ou mal écrits : est-ce notre rôle de corriger les fautes des auteurs ? Quelques anecdotes s'échangent sur la susceptibilité des auteurs à ce sujet et sur leur aptitude plus ou moins grande à coopérer.

Puis, après quelques détours, le débat se porte sur la littérature jeunesse. La spécialiste présente ce soir-là avoue qu'elle s'inquiète de se voir vieillir : sera-t-elle encore capable longtemps de traduire la langue des jeunes ? Comment se tenir au courant quand on n'a pas d'adolescents autour de soi ? On va dans les cafés fréquentés par les jeunes et on prête l'oreille... S'ensuivent quelques réflexions sur le vieillissement et l'évolution de la langue. Doit-on déplorer cette évolution ou s'en accommoder ?

Quelques bières plus tard, à minuit, il reste quatre traducteurs lorsque je quitte le café qui, à ma connaissance, n'a pas encore mis la clef sous la porte.